JEAN-MARY COUDERC

# « La Grande Maison de Blanc » de Tours (1877-1955)

*Les Cahiers de l'Académie*
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine
Tours 2023

TOURAINE

# « La Grande Maison de Blanc » de Tours (1877-1955)

JEAN-MARY COUDERC

## Avant-propos

Cette étude n'aurait pu voir le jour sans trois importantes contributions : celle d'Idelette Ardouin-Weiss, spécialiste de généalogie, qui a, entre autres choses, permis de cerner les débuts de ce célèbre commerce tourangeau ; nous la remercions infiniment. Celle du colonel Geoffrey Cardozo, président de la fondation Franco-Britannique de Sillery, qui nous a ouvert le fonds familial sur la Grande Maison de Blanc et que nous remercions chaleureusement **(fig. 1)**. Celle de Marie-Françoise Rose, petite fille d'Antonin Rose et petite nièce de Raymond Rose, associés successivement avec Arthur Bigot et C^ie^, avec notre reconnaissance **(fig. 2)**.

## La naissance de la firme

La firme appartiendra à la famille Bigot et l'ancêtre de la lignée est François-Jacques Bigot, né le 22 août 1811 à Sillé-le-Philippe (Sarthe). Ce dernier fut voiturier, meunier, puis devint aubergiste, propriétaire du Grand Hôtel de Sainte-Maure[1], sur la route d'Espagne. Il s'est marié à Parçay-sur-Vienne (Indre-et-Loire) le 19 septembre 1842 (alors qu'il était voiturier), avec Anne Maillard, gagiste, née le 1er janvier 1816 à Saint-Gervais-en-Blin (Sarthe).

1. Devenu l'hôtel du Cheval Blanc.

**Fig. 1 :** Geoffrey Cardozo.

**Fig. 2 :** Marie-Françoise Rose.

Ils ont eu dix enfants, deux filles et huit garçons **(Annexe 1)**. Parmi eux, cinq au moins ont participé à l'activité du futur commerce **(Annexe 1)** : Anne-Marie-Louise, Alphonse-François-Honoré, Ernest-François-Baptiste, François-Émile et Arthur-Alphonse-François.

C'est l'acte de mariage d'Alphonse Bigot avec Léontine Billard en 1877 qui montre que le commerce initial est arrivé dans la famille Bigot par la famille Billard. Un extrait de l'acte du mariage Bigot-Billard le confirme :

> «Alphonse François Honoré Bigot [15 avril 1849-9 octobre 1928], âgé de 28 ans 3 mois, **voyageur de commerce** [c'est nous qui soulignons] se marie à Tours le 25.07.1877 avec Léontine Clémentine Marie Billard âgée de 23 ans 10 mois, sans profession, demeurant à Tours, 34 rue de l'Intendance (la partie Est de l'actuelle rue des Halles), avec ses père et mère, née à Tours le 25.09.1853 [elle décédera en 1921], fille d'Auguste Europe Billard et de Jeanne Ursule Gibert, **marchands de blanc** [c'est nous qui soulignons]».

En fait, dans le recensement de Tours de 1872, au n° 34 rue de l'Intendance, Léontine Billard, âgée de dix-huit ans, est signalée comme «demoiselle de magasin»; elle travaille donc très probablement dans le magasin de sa mère qui, dans le même recensement est notée comme «Gibert Augustine [*sic*], 43 ans, **marchande de lingerie** [c'est nous qui soulignons]». Léontine

sera d'ailleurs notée dans le recensement de 1876 «Billard Léontine, fille», **lingère**.

L'acte de mariage Billard-Gibert complète notre connaissance sur la naissance de la firme : «Tours, 20.11.1848, acte de mariage entre Auguste Eutrope Billard, âgé de trente-deux ans, menuisier…» «et Jeanne Ursule Gibert, âgée de dix-neuf ans, 9 mois, **couturière**, domiciliée à Tours, vivant 20 rue Marceau, avec son père…»

Quand Alphonse Bigot se marie en 1877 avec Léontine Billard, il est voyageur de commerce et il n'est pas impossible qu'il travaillait alors pour le commerce tenu par sa future belle-mère, Jeanne Billard. Auguste Billard est resté longtemps menuisier mais son épouse, d'abord indiquée comme couturière en 1848 (ils habitaient au n° 29 rue de Constantine en 1853), fut ensuite marchande de lingerie (d'après le recensement de 1872), au n° 34 rue de l'Intendance (actuelle rue Descartes).

Parmi les *Annuaires d'Indre-et-Loire* consultables aux Archives départementales, il n'y a rien en 1870 à Tours ; en 1875, on peut lire «Billard (Mme), marchande de lingerie, 34 rue de l'Intendance».

Le magasin est revenu à la seule enfant du couple et il vient donc de Jeanne Ursule Gibert, magasin développé avec talent par son gendre Alphonse Bigot **(fig. 3)** quand il lui accole sans doute la formule psychologiquement très efficace : «La Grande Maison de Blanc» ; les clients en

**Fig. 3 :** Partie haute de l'*In Memoriam* publié au moment du décès d'Alphonse Bigot (octobre 1928).

tirent indirectement l'idée qu'il est le meilleur sur la place. Il a pu emprunter l'expression « La Grande Maison de Blanc » au grand magasin de ce nom à Paris, n° 5 rue des Capucines, créé en 1864 sous l'impulsion de Charles Meunier, car il n'existait pas alors de protections des appellations commerciales en 1877.

L'*Annuaire d'Indre-et-Loire* de 1880 précise la qualité de Bigot-Billard comme marchand de blanc, au 2 place Saint-Venant [actuellement place du 14-Juillet], et en 1885 : « Bigot-Billard, marchand de Blanc et rouennerie, 2 place Saint-Venant ».

## L'évolution administrative de la société

### *Les premières années*

Le couple Bigot-Billard a acheté dans un autre quartier, celui de la rue des Guetteries, qui va s'appeler bientôt la rue des Docks (devenue en 1989 la rue Marcel-Tribut), deux terrains, le 28 mars 1877, puis le 2 juillet 1879, où Alphonse Bigot-Billard a acheté une demeure construite en 1861.

Vingt ans donc après le début du « Grand magasin de blanc » et en raison du succès commercial, Alphonse Bigot-Billard et son frère Arthur, tous deux demeurant au n° 18 de la rue Néricault-Destouches, forment entre eux une société en commandite par actions le 26 octobre 1897. On peut lire dans le document afférent que l'extension considérable donnée au commerce en gros ne permettait plus à M. Bigot-Billard de s'occuper en même temps et de la direction et du commerce de détail, qu'il avait déjà confié à son frère Arthur Bigot.

Pour l'exploitation du commerce de détail, il a été créé une société dont Arthur Bigot aurait la gérance et où Alphonse Bigot-Billard serait un simple commanditaire.

Jacques Rémy Bigot, fils d'Alphonse Bigot, qui aide son père pour le commerce de gros, quitte Saint-Cyr-sur-Loire et s'installe en 1907 à Tours, dans la demeure du n° 90 de la rue des Docks, achetée par son père le 30 septembre 1907, parce qu'elle était sise à côté de la sienne au n° 88, grande demeure avec un corps central plus élevé, entre deux ailes, sise au milieu d'un jardin **(fig. 4)**. Elle n'est plus visible de nos jours.

**Fig. 4 :** la demeure du numéro 88, rue des Docks.

### *Le dédoublement de la société*

Le 4 août 1908, Alphonse Bigot-Billard fonde avec son fils Jacques Rémy une société commerciale en nom collectif, ayant pour objet l'exploitation, au n° 90 de la rue des Docks, d'une manufacture de linge confectionné dont la raison sociale est «Bigot-Billard et fils».

Le 25 mars 1913 est créée une nouvelle société de vente, en commandite au nom collectif : «Arthur Bigot, Rose et Cie». On compte alors sept cadres dont trois «commandités ou gérants» : Arthur Bigot, Ernest Bigot, Antonin Rose, «employé de commerce» **(fig. 5)** et quatre «commanditeurs» ou bailleurs de fonds, associés en nom collectif : Alphonse Bigot-Billard, «négociant», Louis Marteau, employé de commerce, Charles Pierre, voyageur de commerce, Jean-Baptiste Bineau, employé de commerce.

Antonin Rose (8 juillet 1860-14 novembre 1937) travaillait dans la Maison en 1891 mais déjà depuis un certain temps ; en effet, dans son certificat de mariage du 21 octobre 1886, il est signalé comme employé de commerce habitant n° 8 rue de la Chèvre, ce qui laisse à penser que dans le bloc d'habitations de la rue qui va devenir la rue Néricault-Destouches, la firme aurait attribué des logements à certains jeunes employés. Dans le même certificat, il est écrit qu'Alphonse Bigot, 37 ans, négociant, «habite le chemin de la Chèvre». C'est peut-être au sein de la firme qu'Antonin Rose a rencontré sa future épouse, Léontine Bachelier (1884-1952), puisqu'elle était comptable.

**Fig. 5 :** Antonin Rose vers 1890-1900.

L'article XVII du document manuscrit de 11 pages édité par Me Roux [au no 37 de la rue Néricault] précise que « M. Bigot [Alphonse] aura le droit de se retirer à toute époque de la société et de cesser d'être associé en nom collectif ; il deviendra alors simple actionnaire. » Le siège est indiqué au no 18 de la rue Néricault-Destouches, mais on apprend à cette occasion qu'il y a une annexe au no 65 de rue Nationale.

Comme il est de règle à l'époque, les factures sont pourvues en haut et à gauche d'armes avec lauriers et couronne, de sceaux officiels, de mentions de prix (« Médaille d'argent »), mais on ne sait pas toujours où et quand. De même indiquent-elles les principales spécialités de la Maison. Ainsi la facture du 23 décembre 1891 à Mme de Rochefort, la descendante d'une célèbre famille du XVIIIe siècle **(fig. 6)**. On peut lire « Gros et détail », « Fabrique de linge confectionné », « chemises d'hommes sur mesures », « 28 rue Néricault-Destouches, 2 bis rue de Sully ».

Dans l'avis de traite à six mois de 1897 **(fig. 7)** comportant l'adresse de la rue de Sully, la Maison se définit là encore comme « Fabrique de Linge Confectionné ». Quatre médailles, deux grandes et deux petites, entourées de rameaux d'olivier assurent le décor publicitaire du document.

Une facture **(fig. 8)** montre que le siège de la Grande Maison de Blanc a pu varier plusieurs fois au cours de la période de vie de cette

importante firme. C'est le seul exemple que nous ayons d'un siège à Saint-Cyr-sur-Loire, siège dont nous n'avons pas trouvé trace dans les documents du Tribunal de commerce. Son adresse n'est pas précisée sur ce document mais il s'agit du Petit Bellevue où réside Jacques Rémi Bigot jusqu'en 1905. Ce type de facture a vraisemblablement été édité en 1905? avant que Jacques Rémy ne quitte le Petit Bellevue à Saint-Cyr pour le nº 90 de la rue des Docks à Tours. Une personne d'Oran est responsable de la commande de deux personnes vivant en Oranie (Algérie) : M. Meneau à

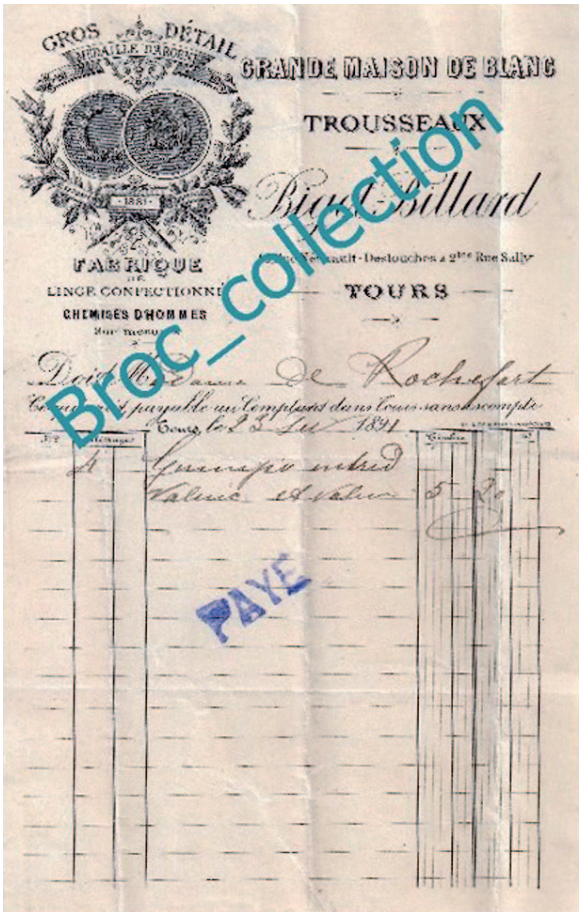
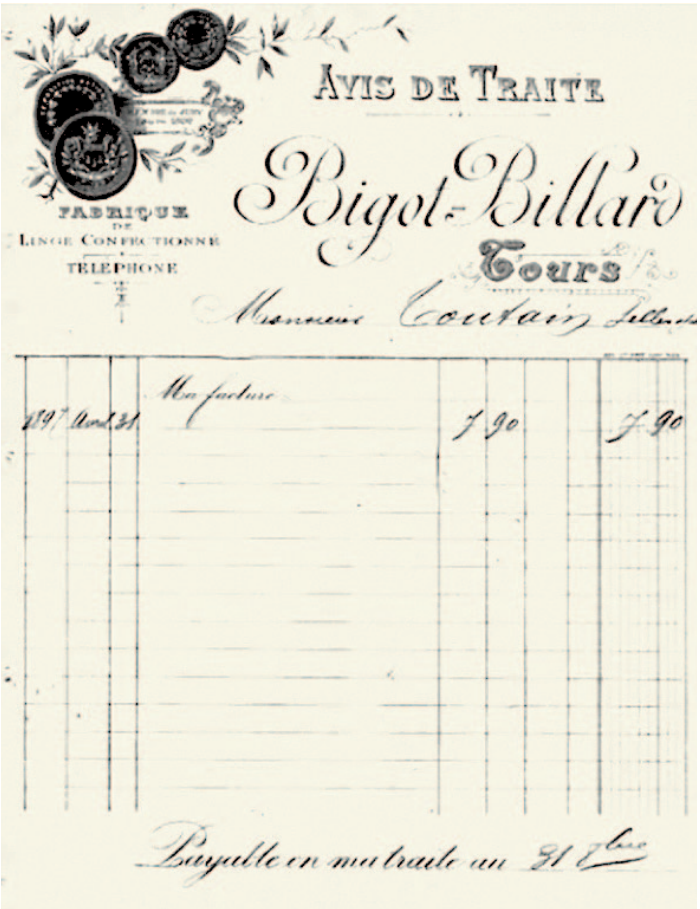

GROS DÉTAIL
MÉDAILLE D'HONNEUR
GRANDE MAISON DE BLANC
TROUSSEAUX
Biard-Billard
FABRIQUE
LINGE CONFECTIONNÉ
CHEMISES D'HOMMES
TOURS
Dame de Rochefort
PAYÉ
Broc_collection

**Fig. 6 :** facture à Mme de Rochefort, 23 décembre 1891 (Broc Collection).


AVIS DE TRAITE

Bigot-Billard

Tours

FABRIQUE DE LINGE CONFECTIONNÉ

TÉLÉPHONE

Messieurs Courtain Billard

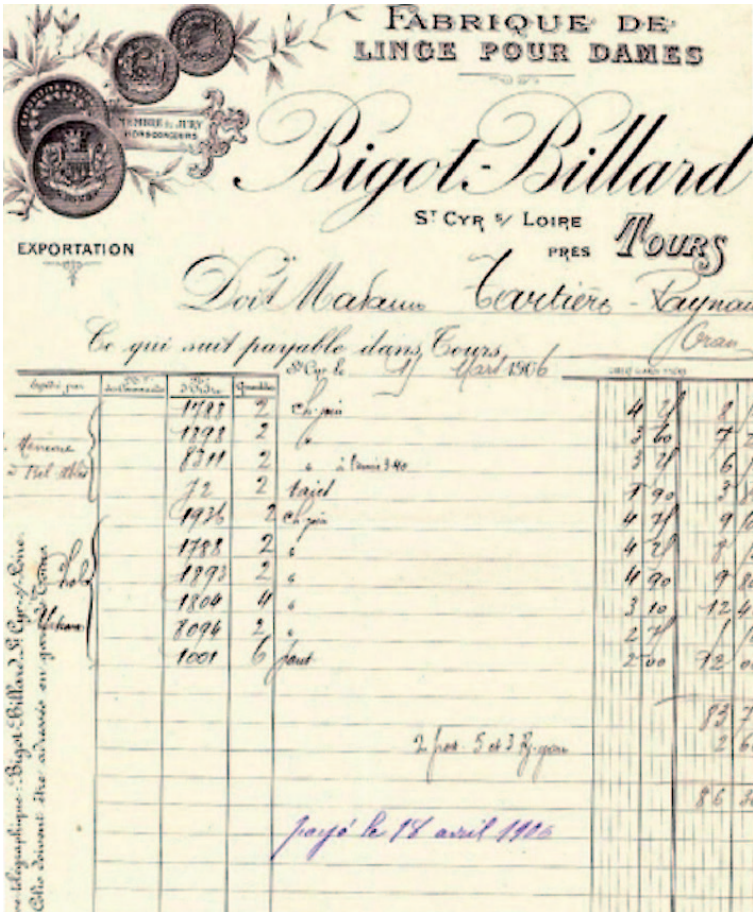
| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1897 | Mars | 31 | Ma facture | 7 | 90 | | 7 | 90 |

Payable en ma traite au 31 7bre

**Fig. 7 :** avis de traite à six mois, 1897.

Sidi Bel Abbès et M. Chol à Vahara (?). À ce propos, voici une image publicitaire destinée à l'Algérie **(fig. 9)**, qui correspond à la période Art nouveau (1895-1914).

Jacques Rémy Bigot, fils d'Alphonse, part pour la guerre en 1914 et son épouse le remplace jusqu'à ce qu'il revienne quelques mois avant l'armistice. Un document familial du fonds Cardozo précise qu'il reprend ses «affaires en pleine prospérité».


FABRIQUE DE LINGE POUR DAMES

Bigot-Billard

St Cyr s/ Loire près Tours

EXPORTATION

Ce qui suit payable dans Tours

**Fig. 8 :** facture du 15 mars 1906 évoquant le siège à Saint-Cyr-sur-Loire.

Le 7 mai 1918, Alphonse Bigot se retire de la société Bigot, Rose et C^ie^ et donne ses droits à Jacques Rémy Bigot, son second fils, d'où une nouvelle raison sociale : «Les Fils de Bigot-Billard et C^ie^», dont le siège est aux n^os^ 88 et 90 de la rue des Docks, constituant le domaine de la fabrication.

Le 28 juillet 1919, Alphonse Bigot-Billard achète un immeuble au n^o^ 9 de la rue Gohier débouchant dans la rue des Docks. Quant à la société «Arthur Bigot, Rose et C^ie^», elle achète à la même date la demeure du n^o^ 86

**Fig. 9 :** image publicitaire destinée à l'Algérie (source M.-F. Rose).

de la rue des Docks. Enfin, le 20 novembre, Jacques Bigot acquiert lors d'une vente aux enchères à la bougie la maison du n° 82 de la rue des Docks.

Il y a donc eu mainmise graduelle de tout un quartier de la rue des Docks où habite Jacques Bigot (au n° 88), mais où l'on trouve aussi des entrepôts et des locaux industriels (aux nos 86, 88 et 90) et au n° 9 de la rue Gohier. De son côté, François Ernest Bigot-Billard habite au n° 49 rue d'Entraigues.

Le 8 décembre 1921, le siège se situe un temps au n° 90 rue des Docks, où avec la manufacture de linge confectionné se trouvait une blanchisserie Bigot-Billard. Le 24 août 1923, il est procédé à une liquidation et partage anticipé de la société «Les fils de Bigot-Billard» entre les enfants d'Alphonse. Il faut attendre la transformation de cette société en société anonyme, le 5 juillet 1924, pour voir apparaître le n° 28 rue Néricault-Destouches comme siège de la société. Il est écrit dans l'acte du Tribunal de commerce[2], que ce sont Ernest Bigot et Antonin Rose qui sont les plus forts actionnaires. Le 1er novembre 1925, la société introduit Bernard Alphonse Marie et Jehan Stéphane Jacques Bigot, tous deux fils de Jacques Rémy Alphonse Bigot, associés en nom collectif. Jacques Rémi demeure à Beauvoir à Saint-Cyr (voir plus loin), Bernard Alphonse au n° 88 rue des Docks et Jehan Stéphane Jacques au n° 2 rue Sully. Le 27 novembre 1925, François Ernest Bigot cède ses droits sociaux à son frère Jacques Rémy et au fils de ce dernier Bernard Alphonse. Les trois autres actionnaires sont Louis Marteau, employé de commerce ; Charles Pierre, voyageur de commerce ; Jean-Baptiste Bineau, employé de commerce.

Arthur Alphonse Bigot, dernier frère d'Alphonse (1859-1940), a repris la direction de la Maison de Blanc après la mort de son frère. François Émile Bigot, sixième frère (1854-1937), a acheté une maison de mode rue Néricault-Destouches, face à la Maison de Blanc. Jacques Rémy Alphonse Bigot, fils d'Alphonse (1887-1969), époux de Blanche Mönick (1885-1983) et ses fils ont participé à l'essor de la firme. Simone Martine Blanche Bigot (16 mars 1925-3 avril 2004), fille du précédent, qui ne travaillait pas dans la firme, a épousé un officier de l'Armée britannique : Frederick Cardozo.

Anronin Rose mourut le 23 novembre 1937[3], ce qui provoqua une Assemblée générale extraordinaire le 20 décembre 1937 où il fut remplacé par son neveu Raymond Rose. «Monsieur Rose, muni du pouvoir des héritiers de Monsieur Antonin Rose». Raymond Rose avait été formé par son oncle Antonin dès avant la guerre de 1914 ; il avait été formé un an chez *Liberty* à Londres et une autre année à Berlin chez Jules Bister ; il devait partir pour Madrid quand la guerre de 1914 s'est déclarée. Sept actionnaires possèdent alors la totalité des 1 600 actions du capital social.

2. Archives départementales d'Indre-et-Loire, HU 22/146.
3. Cf. 6 U 308.

## Jusqu'à quand cette dernière société a-t-elle perduré ?

La société « Les Fils de Bigot-Billard et C^ie^ » avait été prorogée jusqu'au 7 mai 1948. En fait, le 6 novembre 1939, il est procédé par anticipation (en accord avec les parties) à la liquidation et au partage de la société. L'ensemble des biens a été vendu à Monsieur Van Coppenmolle, manufacturier demeurant rue Dabilly à Tours. Dans cet acte notarié, Jacques Bigot est noté comme « ancien industriel », Bernard Bigot est noté « ancien industriel, inspecteur d'assurances » et Jean Bigot « inspecteur d'assurances ». Tous les biens énumérés se trouvent dans le quartier de la rue des Docks où l'on procédait à des fabrications et à des conditionnements.

On comprend que la partie vente demeure l'objet de l'autre compagnie, « Arthur Bigot, Rose et C^ie^ », concernant exclusivement le quartier de la rue Néricault-Destouches. Martin Clavier[4], dont la mère travaillait dans la firme, m'a précisé qu'il avait entendu dire qu'après les bombardements de 1944, les cadres du n° 28 de la rue Néricault-Destouches avaient proposé à des collègues commerçants qui avaient été touchés, d'abriter leur matériel ou leur denrée dans les sous-sols de leur magasin en attendant de se voir attribuer un « baraquement » par la mairie sur les boulevards de la ville ;

Une cousine de Geoffrey Cardozo, Madame Leroy, avait dit à ce dernier que son père Jean travaillait toujours avec son propre père Jacques pour la firme après la Seconde Guerre mondiale. Un mien cousin, qui habitait à 120 m de là, m'a dit qu'elle avait dû perdurer jusqu'autour de 1960. J'ai trouvé une lettre du 16 novembre 1955 du notaire Marcel Nail à Jacques Bigot, dont l'entête est la suivante :

Monsieur Jacques Bigot
Grande Maison de Blanc
Rue Néricault-Destouches
Tours.

J'ai utilisé les deux seuls *Annuaires statistiques administratifs et commerciaux* présents à la bibliothèque municipale de Tours, 1955 et 1959-

4. Martin Clavier est le fils de Paul Clavier et d'Agnès Joire, qui était la fille de Pierre Alfred Joire et de Marie Bigot (la fille d'Émile Bigot, frère de Jacques Bigot).

1960, qui m'ont confirmé l'existence de la firme en 1955 et son absence en 1959. En 1955, le n° 26 de la rue Néricault-Destouches abrite désormais la Caisse départementale de la Sécurité sociale. La Grande Maison de Blanc n'existe plus qu'au n° 28 de la rue, mais elle appartient désormais à Monsieur Couderchet, qui tient un magasin de modes. Au n° 90 de la rue des Docks, on retrouve en effet Monsieur Van Coppenolle, qui a acheté la Maison Bigot en 1939 : «drap, tissus, Société industrielle de vêtements du Centre», mais cette dernière a disparu en 1959.

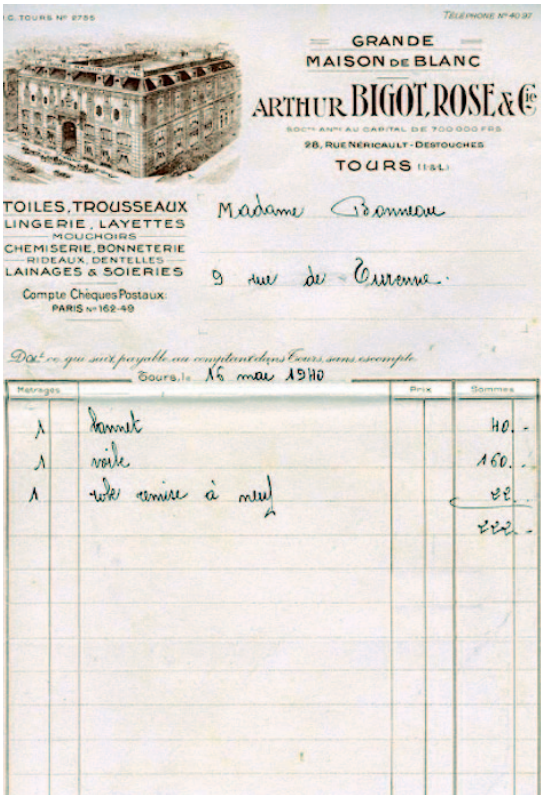
## L'important développement de la firme et les raisons de son succès

### *Les diverses évolutions des dessins du magasin de vente de la firme et ses photographies*

Nous possédons la reproduction d'une facture à entête illustrée du 16 mai 1940 **(fig. 10)**. On y voit une grande construction censée être le magasin du n° 28 de la rue Néricault-Destouches, occupant à droite le 2 et le 2 bis de la rue de Sully sur une assez grande longueur. Son dessin est surdimensionné. On possède un autre dessin aux proportions encore plus exagérées, où l'on a été jusqu'à figurer sur la totalité des toits d'immenses panneaux publicitaires **(fig. 11)**. L'une des petites vignettes latérales des avis de passage d'un représentant de la firme (voir plus loin), plus tardif, montre que, les derniers étages du côté de la rue Sully, ont été transformés. Le dessin a de plus justes proportions **(fig. 12)**, mais on peut croire, comme sur les deux dessins précédents, que les plaques sombres entre les baies, sont des plaques publicitaires[5], alors que nous n'en n'avons point trouvé la preuve.

Dans le fonds Cardozo, il existe la reproduction d'une plaque photographique ancienne **(fig. 13)** où le bâtiment a le même nombre d'étages et de baies de façade. Mais le toit n'est pas le même que sur le dessin de la facture de 1940 dont la hauteur comparée aux voitures qui passent dans la rue est fortement exagérée.

5. À l'instar des panneaux de l'ancienne Caisse d'épargne de Loches où l'on pouvait lire des préceptes moraux.


C. TOURS N° 2755

TÉLÉPHONE N° 40.97

GRANDE
MAISON DE BLANC
ARTHUR BIGOT, ROSE & Cie
SOCIÉTÉ ANON. AU CAPITAL DE 700.000 FRS
28, RUE NÉRICAULT-DESTOUCHES
TOURS (I.&L.)

TOILES, TROUSSEAUX
LINGERIE, LAYETTES
MOUCHOIRS
CHEMISERIE, BONNETERIE
RIDEAUX, DENTELLES
LAINAGES & SOIERIES

Compte Chèques Postaux:
PARIS N° 162-49

Madame Bonneau
9 rue de Turenne.

Doit ce qui suit payable au comptant dans Tours sans escompte.
Tours, le 16 mai 1940

| Métrages | | Prix | Sommes |
|---|---|---|---|
| 1 | hamak | | 40.- |
| 1 | voile | | 160.- |
| 1 | tulle ceinture à nœud | | 22.- |
| | | | 222.- |

**Fig. 10 :** reproduction d'une facture du 16 mai 1940.

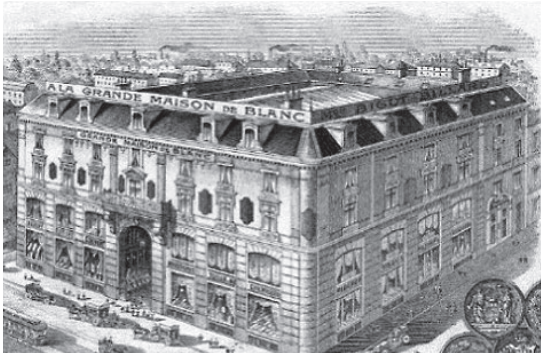



**Fig. 11 :** reproduction avec d'immenses panneaux publicitaires sur les toîts.

**Fig. 12 :** reproduction avec de meilleures proportions.

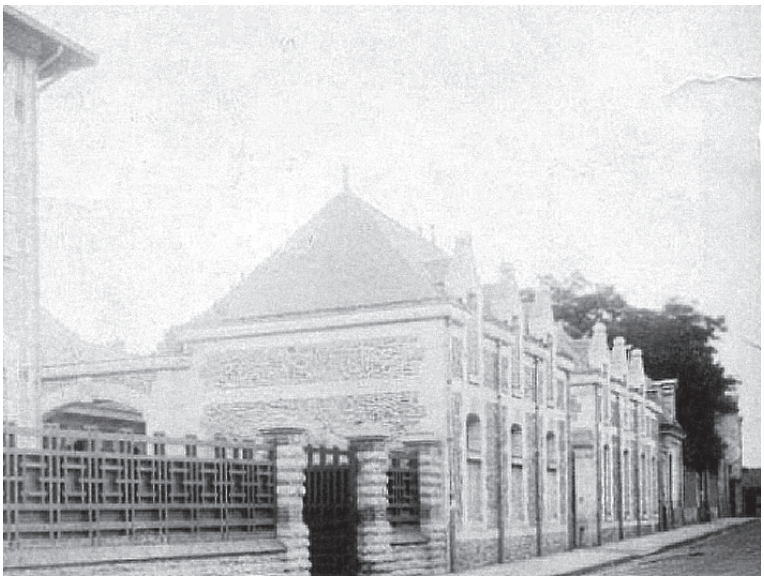


**Fig. 13 :** Cliché d'une plaque photographique représentant le siège du n° 28 rue Néricault-Destouches (source G. Cardozo).

**Fig 14 :** L'entrée du magasin au n°28 de la rue Néricault-Destouches au début du XX^e^ siècle, avec une partie du personnel (à la porte et aux fenêtres) devant l'objectif.

**Fig. 15 :** Le bâtiment dans son état actuel correspondant au magasin Douglas, n^os^ 24 et 26 de la rue Néricaut-Destouches.

## *Importance et variété des images publicitaires*

L'abondante documentation iconographique subsistante est le témoin d'une remarquable activité publicitaire de la firme à la fin du XIX^e^ siècle. Des firmes concurrentes sont elles restées inconnues, comme la maison

Demolliens et Gallet (Rétif successeur) : «blanc de fil et nouveautés» ou celle du marchand de tissus Prou que nous avons particulièrement étudiée pour la société archéologique de Touraine[6].

Les responsables ont pris soin d'éditer des images en couleur pour les enfants et des reproductions de tableaux et de gravures pour les adultes. Ce n'est pas sans rappeler l'importance et la variété de l'imagerie Poulain lancée au même moment par le premier chocolatier et son fils. Pour conquérir les gens aisés, la Maison a recouru au célèbre affichiste de la période Art nouveau, le Tchèque Alfons Mucha. C'est le cas de ces deux cartes postales **(fig. 16 et 17)**[7] ; le cadre blanc sur l'original de la première était destiné à inscrire entre autres choses, *À la Grande Maison de Blanc*. Il faudrait fréquenter la bibliothèque Forney à Paris pour dénombrer les participations de Mucha aux images distribuées par la société Bigot-Billard et regarder les originaux.

**Fig. 16 et 17 :** affiches publicitaires par le Tchèque Alfons Mucha.

6. *Mémoire de la SAT*, 2023.
7. 6e série, c. 1901.

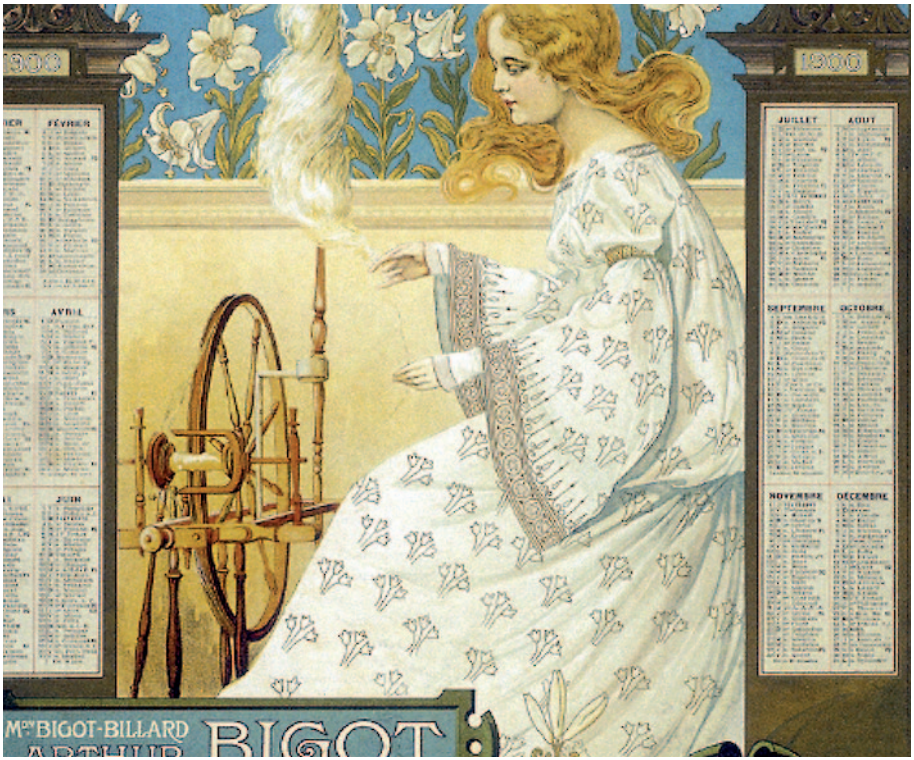



**Fig. 18 :** calendrier publicitaire de l'année 1900 de la maison Bigot.

Les calendriers publicitaires illustrés de la Maison étaient réputés. Ainsi le calendrier 1900, illustré d'une belle dame au rouet, aux cheveux blonds, habillée d'une ample robe légère **(fig. 18)**. À noter que sur cette publicité, l'adresse qui accompagne le n° 28 rue Néricault-Destouches n'est plus le n° 2bis rue de Sully, mais le n° 2 rue Ronsard. C'est la rue Verlaine actuelle formant le quatrième côté du quartier occupé par la maison Bigot.

Pour les enfants, «Arthur Bigot successeur à Tours» offre à ses clients de petits albums d'images d'Épinal avec trois ou quatre vignettes en couleur par page **(fig. 19)**, de la série Fantaisie, éditées par Frédéric Boisset chez Pellerin et Cie, en tout huit pages en couleurs. Citons trois titres : *Le parapluie d'Yvonne*, *La petite Zézette*, *Fi ! la Vilaine méchante !*

**Fig. 19 :** Recto et verso d'une image pour enfants.

Un peu plus tard (vers 1900), la série Fantaisie évoque un conte de chevalerie dont deux des portraits sont conservés au musée national de l'Éducation. Sur un tableau central, on peut voir une jeune fille lisant debout et la mention «Offert par la Grande maison de Blanc. Maison Bigot-Billard». Vers 1910, le même éditeur a imprimé pour la maison Bigot cinq fables illustrées de La Fontaine : *Les voleurs et l'âne*, *Le chêne et le roseau*, *L'ours et l'amateur des jardins*, *Le loup, la chèvre et le chevreau*, *Le vieillard et les trois jeunes hommes*.

Pour les représentants de la Maison qui parcourent la campagne, l'imagerie distribuée est un adjuvant publicitaire. On a conservé l'avis de passage de M. Lalis, voyageur de la Maison à La Châtre (Indre), décoré d'un groupe de dames en costume du XVIII^e^ siècle **(fig. 20)** avec la mention «Maison Bigot, Successeur Tours», «Trousseaux et layettes».

**Fig. 20 :** imagerie sur un avis de passage.

Nous possédons deux autres avis de passage d'un représentant du siège de Tours : «CH. PIERRE». Charles Pierre est en 1913 l'un des sept actionnaires qui participent à la naissance de la société «Arthur Bigot, Rose et Cie». Le premier avis **(fig. 21)** montre au recto la photo du siège et des vues sur la Touraine et au verso **(fig. 22)**, dans un encadrement Art nouveau, un placard exposant la gamme des fabrications et des ventes. Le second avis de

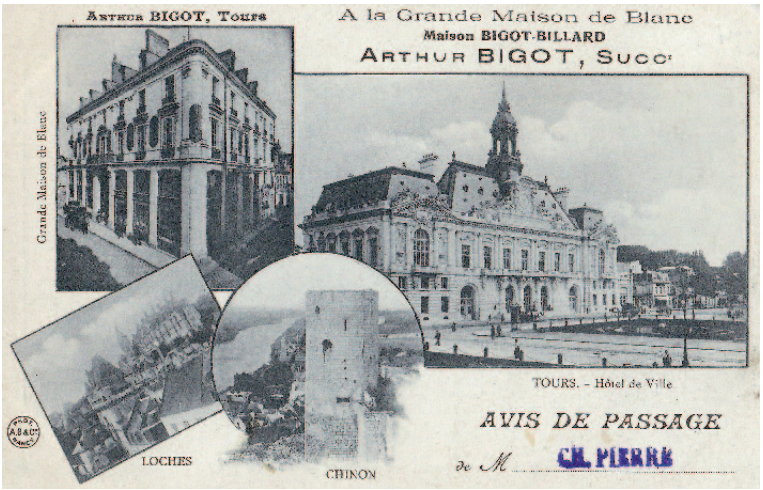


**Fig. 21 et 22 :** avis de passage, recto et verso de la même carte postale.

passage **(fig. 24)** laissé par Charles Pierre, *la femme à la rose*, est caractéristique de l'iconographie Art Nouveau. Ce thème de la femme à la rose fut en vogue pendant une dizaine d'années sans doute en raison de la présence d'Antonin Rose dans le quintette directorial.

**Fig. 23 :** avis de passage, autre verso disponible pour le même recto.

**Fig. 24 :** la *Femme à la rose* (don M.-F. Rose).

**Fig. 25 :** réclame de style Art nouveau, dans le style Henri Rivière.

À la rubrique «Blanc» de l'*Annuaire d'Indre-et-Loire* de 1926 la firme «Arthur Rose et compagnie» est simplement définie dans un petit encart comme une chemiserie «Franco-américaine»; plus loin (p. 1121), on trouve une pleine page de publicité détaillant toutes les fabrications. Voici une réclame de style Art Nouveau, destinée aux clients bretons, dans le style du peintre Henri Rivière **(fig. 25)**.

La **fig. 26** est une carte postale montrant la vue intérieure des ateliers de manutention, mais le verso paraît avoir un grand intérêt car la Maison réclame à une couturière privée « 1 parure trois pièces pour le lendemain » **(fig. 27)**. La firme devait employer de nombreuse petites mains extérieures à la manufacture.

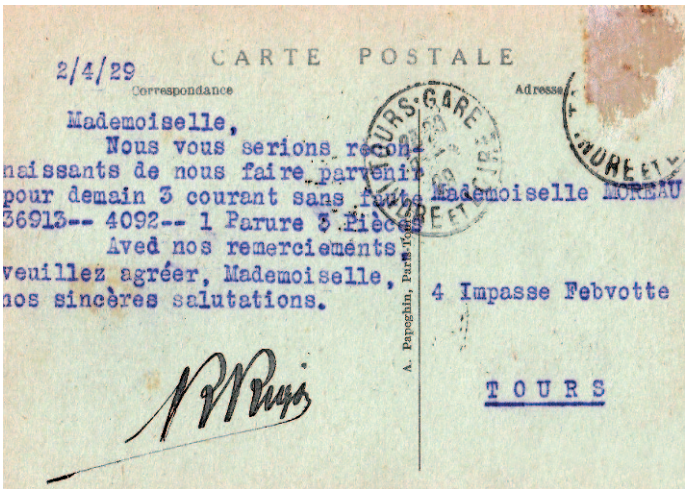



**Fig. 26 et 27 :** les ateliers de manutention au recto ; demande à une couturière au verso (carte postale).

Il faut ajouter à toute cette iconographie, les chromos publicitaires dont il existe un album donné à la Bibliothèque municipale de Tours[8] par Marie-Françoise Rose, petite-fille d'Antonin Rose. Cet album avait été fait par l'épouse d'Antonin Rose, qui a aussi tenu un journal de 1890 à 1944.

## Les établissements « Les fils de Bigot-Billard » à Tours (Indre-et-Loire) » en 1923

Pourquoi 1923 ? Il s'agit du titre de la coupure d'un article d'un journal local de 1923 dont nous ignorons le nom. Nous en parlons pour deux raisons. C'est certes un article à la gloire de la Maison mais, nonobstant d'éventuelles exagérations et un enthousiasme peut-être exacerbé, il donne aussi de précieux éléments sur le fonctionnement de ce grand organisme… L'auteur écrit que La Grande Maison de blanc a été fondée il y a une cinquantaine d'années auparavant ; que c'est *« Une des plus importantes manufactures de linge confectionné pour dames »* qui, au niveau de la fabrication, concerne 5 000 personnes. C'est vraiment beaucoup, même si ce chiffre comprend les ouvrières à domicile. Une seule illustration montre la salle de manutention d'une trentaine de mètres de longueur. Ce qui est étonnant, c'est que le journaliste qui a rédigé le reportage répète plusieurs fois, écrit en lettres capitales, « LA MAISON LES FILS DE BIGOT-BILLARD ». Il manie aisément les lettres capitales comme le montre encore cet extrait : *« la principale fabrication est celle du linge de dames et de fillettes ENTIÈREMENT À LA MAIN… »*. Plus loin, on peut lire *« un genre extrêmement soigné de Trousseau »*. *« La maison fait à la fois le classique, la demi-fantaisie et la haute fantaisie »*. Ses deux spécialités sont *« le trousseau périodique AGRIP'LINGE »* et la chemise pour hommes *« AGRIP'PAN »*, *« innovation extrêmement heureuse, avec une coupe spéciale qui a obtenu un réel succès. »*

Cette chemise ne formait, selon cette publicité, « ni plis, ni paquets de tissus gênants » car des pattes élastiques la maintenaient en place, l'empêchant de remonter. Elle était fabriquée à Nantes, *« dans une filiale récemment établie pour la fabrique de la chemise d'homme et du faux-col »*. Enfin, cet article parle d'un bureau de vente parisien pour l'exportation sis au n° 20 de

8. Cote S.B. Publicités (Commerce-Tours).

la rue d'Hauteville. Pas de doute, l'auteur est soit quelqu'un de la Maison, soit un journaliste qui avait quelque intérêt à être dithyrambique. En effet, dit-il, *« l'installation et l'organisation des ateliers Bigot-Billard est absolument unique en France. Les salles de coupe, de modèle, de dessin, d'échantillonnage, de réception et d'expédition des marchandises sont pourvues d'outillage le plus perfectionné et le plus précis. Des dessinateurs, véritables artistes attachés à la maison créent sans cesse des modèles nouveaux ».*

Parmi les forces de cette firme, c'est d'abord le choix d'une clientèle aisée capable d'acquérir des produits de qualité façonnés dans des ateliers modernes et bien équipés où il pouvait d'ailleurs être intéressant de travailler. Comme nous le montre la facture n° 3 **(fig. 10)**, mais datant, il est vrai de 1940, la firme acceptait de remettre à neuf des vêtements, pour permettre l'accès d'une clientèle plus soucieuse de ses dépenses : *« un bonnet, un voile et une robe remise à neuf »* ; la possibilité d'effectuer des reprises d'ampleur, devait avoir un rôle non négligeable dans le succès du magasin.

Voici une robe du soir **(fig. 28)** réalisée d'après un patron en damas jaune fleuri. « 1 pièce » avec un haut renforcé ayant des manches 3/4 coquettes en tulle de soie jaune froncé. Elle comporte une traîne et le

**Fig. 28 :** Robe du soir en soie, bel exemple de produit phare.

devant à pan coupé est orné d'un panneau portant des rangées de tulle froncé ponctué de ratine. Il s'agit d'un cliché «la Grande Maison de Blanc, Arthur Bigot Tours. 1888.»

Deux exemples de patrons utilisés par la firme **(fig. 29 et 30)**.

Outre le façonnage extérieur par des petites mains campagnardes, les courriers montrent que la maison Bigot-Billard demandait des échantillons ou passait beaucoup de commandes aux usines textiles de l'Est de la France. C'est le cas d'un courrier du 12 mars 1915 adressé à la manufacture Garnier-Thibault de Gérardmer dans lequel la Maison Bigot demande des «serviettes

**Fig. 29 et 30 :** patrons utilisés par la firme (source G. Cardozo).

**Fig. 31, 32 et 33 :** employéss de la firme (source G. Cardozo).

**Fig. 34 :** l'atelier de Nantes (source M.-F. Rose).

fil blanc, petit et grand damier, ainsi que nappes et nappages assortis», et dans un autre des draps.

Le fonds Cardozo comporte des photographies d'employées de la firme en petits groupes et bien vêtues. Ce sont soit des employées de bureau ou de services, soit des ouvrières photographiées au moment où elles ont été récompensées pour leur travail **(fig. 31 à 33)**.

À l'époque des «Fils de Bigot-Billard», au début du XXe siècle, la Maison comportait déjà une manufacture à Nantes **(fig. 34)**, un bureau de vente pour l'exportation anº 40 de la rue d'Hauteville à Paris, des représentants à Paris (au nº 20 de la rue Daunou), Londres, New-York, Montréal, Buenos Aires, Constantinople, Singapour, Smyrne, Beyrouth, Le Caire et Alexandrie. En ce qui concerne la manufacture de Nantes, la coupure de journal de 1923 parle d'une filiale récemment établie par les fils de Bigot-Billard «pour la fabrication de la chemise d'homme et du faux-col».

### *Une activité très rémunératrice et une famille aisée*

Nous n'avons évidemment pas sur ce sujet des données suffisamment explicites mais les constats ne trompent pas. Les demeures primitivement habitées par les premiers propriétaires de la maison de blanc étaient modestes, mais ce ne fut pas le cas ensuite. Après 1878, la famille s'installe dans une demeure plus spacieuse, au n° 18 rue de la Chèvre, vraisemblablement au-dessus du tout premier magasin de blanc.

Dès 1890, Alphonse et Léontine Bigot-Billard possèdent une maison de campagne à Saint-Symphorien dénommée « La Halotière », n° 12 rue Jeanne-Wedells, une belle maison bourgeoise. En 1912, Alphonse quitte son logement pour acheter la propriété de Bel-Oeil à Saint-Cyr-sur-Loire, un petit château qu'il appelle « Bellevue ». En 1913, il le fait agrandir côté nord et lui donne le nom de « villa Beauvoir ».

Il achète ensuite « Le Ménage », une ancienne closerie, rue Fleurie, qu'il donna à ses deux filles religieuses à Sainte-Ursule à condition qu'elles destinent l'établissement à une œuvre pour les jeunes ; ce fut une école de deux classes qui ouvrit en 1923 et qui, après de nombreuses transformations, devint l'actuelle école Saint-Joseph.

Alphonse a encore acheté trois propriétés : La Boiseraie, mitoyenne à Bellevue, qui deviendra une maison de retraite pour les employés de la Grande Maison de Blanc ; la villa Sainte-Anne, rue de la République, pour les loisirs de son personnel ; la Mignonerie et la pépinière d'osiers de Charentais à Saint-Cyr.

Le Petit Bellevue sera donné à Madame Leroy. Puis Simone (Martine, Blanche) Bigot (1925-2014), fille de Jacques Bigot, en deviendra propriétaire. Après la mort d'Alphonse, Jacques Bigot fait transformer la villa Beauvoir en 1929 en ajoutant une construction à l'ouest, avec une entrée encadrée de deux colonnes à l'antique, chacune terminée par un chapiteau ionique. Les travaux sont terminés en 1934 et désormais le château s'appelle « Beauvoir » **(fig. 35)**. Austère sur le côté rue, il possède des façades ouest et sud raffinées donnant sur un parc à la française aménagé par le paysagiste tourangeau Louis Decorges.

Pendant la guerre, les Allemands y établissent un centre de commandement et la cave y perd sa riche collection de vins. Après leur départ, Jacques Bigot s'y réinstalle.

**Fig. 35 :** Beauvoir après 1934.

Jacques et Blanche Bigot achetèrent la villa Sainte-Hyacinthe à Port Haliguen à Quiberon, De nos jours, elle se détache dans le paysage avec son allure de château à tourelles ; là se réunissaient les familles Bigot et Mönick, et bien d'autres apparentées, pour les mois d'été. Une grande partie des cadres et des employés étaient les neveux ou les cousins de Jacques Rémy, ainsi les Couderchet[9], Clavier[10], Pierre, et Cuvier[11].

Jacques Rémy Bigot acheta même la « maison mère » des sœurs de Sainte-Ursule, via Pompeo Magno à Rome, près de la cité du Vatican. Arthur Bigot, frère d'Alphonse, est devenu le propriétaire de la Mésangerie. Sans enfants, il en avait fait don à sa sœur Anne Marie Louise Bigot, à condition qu'elle le laisse mourir dans cette demeure. Elle en prit possession après

9. Claudius Couderchet était l'époux de Marie Bigot, fille de Jacques.

10. Martin Clavier est le fils de Paul Clavier et d'Agnès Joire, qui était la fille de Pierre Alfred Joire et de Marte Bigot (celle-ci la fille de d'Émile Bigot, frère de Jacques Bigot).

11. Émile Cuvier était l'époux de Marguerite Bigot, fille de Jacques.

**Fig. 36 :** Les Petits Poulets. **Fig. 37 :** Ernest Bigot et sa femme sur le perron des Petits Poulets, avant 1921. Dans la voiture, Léontine Bigot (photo fonds Cardozo)..

la mort de son frère en 1940. Cette belle propriété se trouve au nord de la rue du même nom. François Émile Bigot, autre frère d'Alphonse, est devenu le propriétaire du Petit-Charentais. Ernest François, le sixième enfant d'Alphonse, a habité Les Petits Poulets à Saint-Cyr **(fig. 36 et 37)**. Pour la plupart, ces demeures sont des châteaux ou des manoirs.

Bien que le 5 juillet 1924, un document des archives du tribunal de Commerce déclare qu'Ernest Bigot et Antonin Rose sont les plus forts actionnaires de la Maison, les documents issus de la famille Rose et les souvenirs de la descendante actuelle, Marie Françoise Rose, laissent à penser que leur aisance était d'un degré moindre. Antonin Rose avait acheté une maison au n° 231 rue d'Entraigues, et Raymond Rose possédait un appartement rue des Halles (détruit pendant la guerre) avec de jolis meubles, Il était allé avec son épouse en Angleterre voir leur fils.

## Conclusion

L'histoire de cette firme est impressionnante à la fois par la rapidité de sa montée en puissance, sa durée de vie relativement courte, et par la mobilité sociale des membres de son encadrement.

## Annexe 1 :
## Les dix enfants de Jacques François Bigot et Anne Maillard

1. François Constant, né à Parçay-sur-Vienne le 5 mars 1843, père gagiste,
2. François, né à Parçay-sur-Vienne le 30 mars 1844,
3. Henri François Honoré, né à Parçay-sur-Vienne le 30 novembre 1845,
4. Anne Marie Louise, née à Sainte-Maure le 13 décembre 1846, père aubergiste,
5. Alphonse François Honoré, né à Sainte-Maure le 15 avril 1849,
6. Ernest François Baptiste, né à Sainte-Maure le 10 janvier 1851,
7. Honorine Marie Madeleine, née à Sainte-Maure le 10 janvier 1852,
8. François Émile, né à Sainte-Maure le 7 octobre 1852,
9. Honoré Louis Auguste, né à Sainte-Maure le 18 avril 1854,
10. Arthur Alphonse François, né à Sainte-Maure le 21 août 1859.

## Annexe 2
**(fig. 38)**

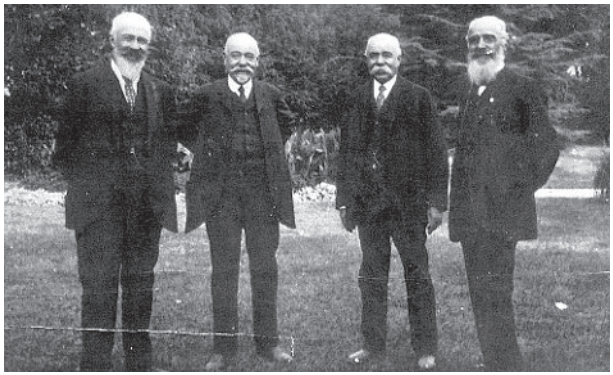


**Fig. 38 :** Les quatre frères Bigot à la tête de la firme avant 1928, photographiés à Bel-Oeil à Saint-Cyr-sur-Loire. De gauche à droite : Arthur, François Ernest, Alphonse, et Émile (photo du fonds Cardozo).

## Annexe 3 :
## Les cinq enfants d'Alphonse François Honoré Bigot et de sa femme Léontine Billard

1. Marie Josèphe Jeanne, née le 21 mars 1878, religieuse de la congrégation de l'Ordre de Sainte-Ursule de la très Sainte Vierge, en religion sœur Marie Christine, demeurant à Rome, 99 *via Tuscolana*,
2. Jacques Rémy, Alphonse, né le 1er mars 1883-1959, industriel demeurant au nº 88 de la rue des Docks (actuelle rue Marcel-Tribut) à Tours, époux de Blanche Marie Élisa Mônick, 1885-1983,
3. François Ernest Augustin, né à Tours le 5 mars 1885, manufacturier, époux d'Augustine Jeanne Bergé, née le 30 novembre 1907, puis en secondes noces de Juana Marguerite Brisson, demeurant d'abord au nº 49 de la rue d'Entraigues à Tours, puis à La Razaie à Rochecorbon, et en 1921 (?) au nº 6 boulevard Heurteloup à Tours,
4. Martine Louise Marie, née à Tours le 6 février 1893, épouse le 12 octobre 1913, de Jean Ernest Odend'hal, capitaine de frégate, demeurant à Brest,
5. Anne Marie Marcelle, née le 15 février 1895-(?), religieuse de l'Ordre de la Congrégation de Sainte-Ursule de la Très Sainte Vierge, en religion sœur Anne de la nativité demeurant à Tours, quai d'Orléans, puis à New-York.

## Annexe 4 :
## Les cinq enfants de Jacques Rémy Bigot et de Blanche Mönick

1. Bernard Alphonse Marie, Jacques, né à Saint-Cyr le 15 juillet 1906-décédé le 3 octobre 1997 à Rueil-Malmaison, employé de commerce, demeurant à Tours au nº 88 rue des Docks,
2. Jean ou Jehan Bigot,
3. René, demeurant à « L'auberge Suisse Normande » à Tamri près d'Agadir, au Maroc,
4. Solange, née à Evreux (Eure) le 27 décembre 1921-décédée à Joué-lès-Tours le 26 mai 1921,
5. Simone Martine Blanche, née à Tours le 16 mars 1925, décédée à Saint-Cyr-sur-Loire le 9 avril 2004.